

Discipline et interdiscipline : la philosophie de « l'écologie des pratiques » interrogée

Entretien avec ISABELLE STENGERS

Première partie de l'entretien entre ISABELLE STENGERS et NICOLE MATHIEU, en présence de PIERRE VERSTRAETEN.

La philosophie est de plus en plus convoquée dans les débats sur les problèmes environnementaux et sur l'idée de nature aujourd'hui. Isabelle Stengers tient une place importante dans ces débats, non seulement parce qu'elle est souvent interpellée, mais aussi parce qu'elle développe une position originale qu'elle nomme « écologie des pratiques » et qui implique une réflexion sur les interactions entre les scientifiques et le politique. L'entretien est publié en deux temps. Le premier expose le face à face où NSS et Isabelle Stengers précisent leurs positions. Le deuxième traduit une tentative de dialogue qui n'a pas abouti.

Nicole Mathieu (NSS) – Il me semble intéressant de tenter d'établir avec vous une sorte d'approfondissement de ce qui n'est, pour l'instant, qu'un dialogue implicite entre NSS et vous. Tous les membres du comité de rédaction ont souhaité cet entretien. D'abord pour confirmer et approfondir une sympathie envers votre pensée sur la science¹, ensuite pour la questionner jusqu'à la mise en évidence de spécificités dans votre point de vue qui nous éclaireraient non seulement sur votre posture propre sur les rapports entre « natures, sciences, sociétés », mais sur d'éventuels liens qui pourraient exister entre notre groupe et vous-même.

Nos questions sont nombreuses. Elles renvoient en quelque sorte à une question d'origine : comment vous est venu ce point de vue que vous avez sur la science et sur le rapport entre les disciplines et d'où vous vient cette position en faveur d'une science très fortement liée à son contexte social et culturel, mais aussi d'une science qui ne soit pas fermée sur elle-même mais ouverte aux rapports entre les disciplines ? Comment en êtes-vous venue à vous intéresser à la grande question d'écologie et d'écologie politique, à une science qui s'intéresse aux questions d'environnement ? Pouvez-vous répondre à cette question générale par un retour sur votre itinéraire ?

Isabelle Stengers – Disons que mon intérêt pour l'écologie politique est beaucoup plus affirmé que mon intérêt pour une science de l'environnement en tant que telle. Ceci au sens où l'écologie politique n'est pas centrée avant tout – bien que ça en fasse partie – sur les rapports entre les humains et leur environnement. Ou alors on inclut dans l'environnement tout ce avec quoi les humains ont un rapport, et on retombe sur l'écologie politique proprement dite. La question « comment en êtes-vous venue... » est plutôt une ques-

tion autobiographique, une autobiographie de parcours de paysages... Il s'agit donc de la question : qu'offrirait le paysage pour me mener là où je suis ? Je dirai que, vu de maintenant, l'ensemble de mon trajet est déterminé – on pourrait dire – écologiquement. En effet j'ai commencé par des études de chimie et je me suis rendue compte que l'offre de pratiques que traduisait la formation que j'avais reçue, ne me convenait pas. C'était avant tout une offre disciplinaire qui ouvrait très peu de chance pour s'intéresser de manière intelligente aux questions qui n'étaient pas définies comme centrales de la discipline. Ainsi on recevait les questions centrales. Mais, pourquoi étaient-elles centrales, comment étaient-elles devenues centrales et quelles étaient les questions laissées dans l'ombre par cette centralité ? On ne recevait aucun moyen de le penser. C'est une question dont je dirais maintenant qu'elle concerne l'écologie politique : la formation des scientifiques à l'heure actuelle est une formation qui les rend certainement très opérationnels pour participer à la compétition qui rythme la vie scientifique, mais elle ne les rend pas très présentables au sens où se présenter est une opération importante, qui consiste à dire qui on est et ce que l'on fait sur un mode qui permette la création de liens, la création de contrastes de rapports, voire de conflits. Ce qui ne permet pas une telle création est une manière de se décrire comme « rationnel », à prendre ou à laisser.

Nicole Mathieu – Vous êtes donc partie d'une position de critique au sein d'une discipline...

Isabelle Stengers – Au sein d'une discipline, mais pas seulement de la chimie où j'étais, car je savais qu'en physique aussi tout s'était passé exactement de la même manière, au sein donc de ce que l'on peut appeler les sciences expérimentales. Mais comme je

ISABELLE STENGERS, professeur de philosophie à l'université libre de Bruxelles
lstenger@ulb.ac.be

PIERRE VERSTRAETEN, professeur émérite à l'université libre de Bruxelles
Piverstr@ulb.ac.be

NICOLE MATHIEU, directeur de recherche, UMR Ladyss/CNRS
mathieu@univ-paris1.fr

¹ Nous avons choisi en exergue de *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, Éditions du CNRS, 1993, une citation de *La Nouvelle Alliance. Métamorphose de la science* : « Il existe un devenir abstrait des théories scientifiques... Mais les innovations décisives dans l'évolution de la science ne sont pas de cet ordre... Ces innovations répondent à l'influence du contexte culturel, et même idéologique, ou pour mieux dire, elles expriment l'ouverture effective de la science au milieu où elle se développe... ».

suis quelqu'un d'entêté, j'ai décidé de continuer à m'y intéresser en faisant l'usage de ce que la philosophie est aussi à l'heure actuelle, c'est à dire une terre d'accueil pour réfugiés. Quand on ne se sent pas à l'aise pour poser des questions à l'intérieur d'une science, que ce soit la psychologie quand elle se fait expérimentale, ou les sciences expérimentales, ou la sociologie, etc, on a l'impression, je dirais maintenant fausse, qu'on devient philosophe. On croit poser des questions de philosophie alors que ce sont des questions qui appartiennent à la pratique et dont la pratique prétend faire l'économie. Qui suis-je donc à l'origine : une réfugiée politique. Et puis, quand on est dans cette position, on essaie de ne pas oublier ce qui vous est arrivé, ce qui a fait que l'on a dû partir. On peut aussi faire des rencontres. Je me souviens que c'est à Pierre Verstraeten que j'ai écrit ces mots : si c'est cela la philosophie, c'est cela aussi pour moi ! Donc en philosophie

je me sens double : d'une part par un chemin j'ai appris à rencontrer l'offre philosophique en tant que telle, et elle me constitue ; d'autre part, je n'oublie pas pourquoi j'y suis, c'est à dire ce qui fait que quelqu'un comme moi n'a pas tenu en science. Ce sont donc des problèmes d'écologie qui me préoccupent, ce que j'appelle une écologie des pratiques, les pratiques humaines collectives qui font que quelqu'un peut dire : je suis chimiste, je suis philosophe... Cette diversité m'intéresse et c'est la pauvreté des liens, le caractère absolument non cultivé des liens entre pratiques qui est mon champ d'action. Non pas que ce soit un champ d'action central, mais c'est celui où je peux travailler, où je me suis donné les moyens de ne pas dire trop de bêtises, à mon estime.

Nicole Mathieu – Mais alors, et je m'adresse aussi à Pierre Verstraeten, est-ce que cette trajectoire permet de devenir philosophe ? Et réciproquement, n'est ce pas lorsqu'on se déplace, que l'on va vers une autre discipline que l'on découvre sa question de travail, que l'on atteint son objet de travail ? Votre champ d'action est l'écologie politique mais il y a beaucoup de choses derrière ce mot qui ne dit pas si l'on est ancré dans une définition théorique de son objet. Je comprends très bien cette idée de déplacement vers un refuge politique, mais que pense Pierre Verstraeten ?

Pierre Verstraeten – Ce qu'Isabelle a montré, c'est qu'il lui fallait des circonstances spéciales pour atteindre une certaine objectivation d'une pratique disciplinaire, lorsque certaines questions n'étaient pas abordées, tandis que d'autres disciplines, dont une particulièrement la philosophie, favorisaient évidemment cette objectivation, cette réflexion à distance. C'est aussi vrai pour la philosophie qui a été quand même extraordinairement fécondée au xx^e siècle, en tous cas par les sciences humaines, par la confrontation, par ce qui ne satisfaisait pas les philosophes : ne s'inscrire qu'à l'intérieur de leur propre discipline, avec les règles, les mécanismes opératoires au fonctionnement qui sont les leurs... Et donc ils ont été les chercher ailleurs. Je me rappelle qu'en France, dans les années 1960, la plupart des philosophes qui préparaient l'agrégation étaient en voie de transfuge vers les sciences humaines ! Il y a là une interrelation qui me semble réciproque, féconde. Le problème de savoir si l'une l'emporte sur l'autre quant à la puissance, à la différence des approches est difficile à trancher. Ce sont les travaux qui se produisent qui font chacun leurs preuves.

Nicole Mathieu – Revenons sur la question de l'objet en cause dans ces passages. Autant il me semble que ces déplacements entre sciences et philosophie se comprenaient par rapport aux mathématiques, par rapport à la physique, etc., autant ils sont plus étonnants par rapport aux questions écologiques, aux sciences de la nature.

Isabelle Stengers – Ce qui me fait problème depuis le début de l'entretien, c'est la notion d'objet et la notion de définition théorique d'un objet. La noble épistémologie – à laquelle je ne participe pas – ne cesse de répéter que toute science, et même toute approche



Repère biographique et bibliographique

Isabelle Stengers, née en Belgique en 1949, a fait des études de chimie, puis de philosophie des sciences à l'université libre de Bruxelles. Elle y enseigne depuis 1987 à la faculté de philosophie et de lettres.

Dès le début de son travail de philosophe, elle entame une collaboration avec Ilya Prigogine, menant à la publication de *La nouvelle alliance* (Gallimard, 1979) et de *Entre le temps et l'éternité* (Fayard, 1988). De cette première orientation de recherche, centrée sur une controverse conceptuelle spécifique de la physique, elle entreprend d'explorer la diversité des sciences et leurs rapports. Dans cette double perspective s'inscrivent *D'une science à l'autre. Des concepts nomades* (Seuil, 1987), dont elle a assuré la direction scientifique, et avec J. Schlanger, *Les concepts scientifiques : invention et pouvoir* (La Découverte, 1989). À partir de 1989, l'investigation d'Isabelle Stengers s'étend au rôle joué par les idéaux de scientificité en psychanalyse. C'est à partir du statut contesté de l'hypnose que s'est organisée cette investigation, qui a été marquée par une série de publications : *Le cœur et la raison. L'hypnose en question de Lavoisier à Lacan* (en collaboration avec L. Chertok) (Payot, 1989), *L'hypnose, blessure narcissique*

(Éditions des Laboratoires Synthélabo, coll. « Les empêchés de penser en rond », 1990), *Mémoires d'un hérétique* (avec L. Chertok, et D. Gillie) (La Découverte, 1990) et enfin *La Volonté de faire science. À propos de la psychanalyse* (Éditions des Laboratoires Synthélabo, coll. « Les empêchés de penser en rond », 1992). Elle prolonge aujourd'hui cette recherche dans la direction de l'ethnopsychiatrie et a publié, avec Tobie Nathan, *Médecins et Sorciers* (Éditions des Laboratoires Synthélabo, coll. « Les empêchés de penser en rond », 1995). Isabelle Stengers mène d'autre part des recherches en histoire des sciences. Elle a participé aux *Éléments d'histoire des sciences*, publié sous la direction de Michel Serres et a publié une *Histoire de la chimie* avec Bernadette Bensaude (La Découverte, 1993). Dans *L'invention des sciences modernes* (La Découverte, 1993), Isabelle Stengers tente de poser la question générale des sciences modernes qui constituent pour elle un « nouvel usage de la raison ». Dans sept volumes parus sous le titre général de *Cosmopolitiques* entre novembre 1996 et mai 1997 aux éditions La Découverte, Isabelle Stengers pose à nouveau cette question des savoirs dits modernes à partir d'un problème : est-il nécessaire que ces savoirs se présentent sur un mode polémique, chacun disqualifiant ceux qu'il juge plus faibles et tous s'accordant à disqualifier les « savoirs non modernes » ? Le neutrino des physiciens peut-il coexister de manière pacifique avec les ancêtres des peuples traditionnels ? Enfin, dans *Sciences et pouvoirs* (Labor et La Découverte, 1997), Isabelle Stengers pose le problème du rôle des sciences et des techniques au sein des sociétés démocratiques. Elle analyse aussi la relation entre expertise scientifique et décision politique dans la question des drogues avec Olivier Ralet, dans *Drogues. Le défi hollandais* (Éditions des Laboratoires Synthélabo, coll. « Les empêchés de penser en rond », 1991).

sérieuse, puisque tout le monde est censé faire quelque chose qui ressemble à de la science, doit se donner un objet, que la théorie vient d'abord. D'où nous vient cet héritage ? De Bachelard, je crois. C'est au mieux quelque chose qu'on dit sans y penser, au pire un pousse au crime. Parce que cela veut dire : dites-moi quel est votre objet, présentez votre théorie et vous aurez droit à la parole. Quand je suis venue à la philosophie, je n'avais pas d'objet, j'avais une insatisfaction, j'avais des problèmes, je cherchais ce qui pouvait me permettre de formaliser, au sens de trouver des mots qui me mettent en obligation de penser. Je n'ai toujours pas d'objet, en revanche maintenant je sais ce qui se cache derrière les mots objet et théorie : c'est la discipline. Je ne connais de rapport intéressant entre objet et théorie que dans les sciences expérimentales. Je ne sais pas ce que veut dire théorie en philosophie, sauf si c'est la vieille notion de théorie mais qui n'est pas liée à celle d'objet puisque objet est un mot latin et théorie un mot grec. Deux mots qui ne marchent ensemble que dans les sciences expérimentales, mais dont les racines sont différentes. Je ne sais donc pas ce qu'est la théorie en sciences humaines, je ne sais pas ce qu'est la théorie en écologie, je ne sais pas ce qu'est un objet en sciences humaines, ni ce qu'est un objet en écologie. Et en philosophie, ils n'existent pas. Les sciences expérimentales sont des endroits où théorie et objet s'arriment bien. L'ensemble de la pratique expérimentale – que j'appelle théorico-expérimentale, car il y a un rapport de symbiose qui définit la pratique de ces champs – est tel que théorie et création de ce qu'est un objet au sens expérimental du terme, vont ensemble. Ces mots ne sont donc pas neutres. Ils proposent ce contre quoi je lutte résolument : un modèle apparemment neutre et anonyme, mais qui en fait privilégie les sciences théorico-expérimentales qui, elles, ont des objets. Et c'est en ce sens que je suis écologiste en affirmant qu'il faut cultiver les liens.

Nicole Mathieu – Si je vous ai bien comprise, il n'y aurait que des objets expérimentaux...

Isabelle Stengers – Au sens où l'objet n'est pas un mot d'ordre. Vous savez ce qu'est un mot d'ordre ? Un redoublement du devoir être, une célébration de ce qui se donne sur un mode statique : les choses sont comme cela, tel est mon objet, quel est votre objet ? Présentez cet objet qui justifie votre existence. En somme, au sens où l'objet n'est pas un mot d'ordre, il n'y a d'objet qu'en sciences expérimentales et en mathématique.

Nicole Mathieu – Est-ce que vous travaillez sur ces objets expérimentaux ?

Isabelle Stengers – Je travaille sur la manière dont les expérimentateurs fabriquent leurs objets. L'une des chances que j'ai eue, c'est de n'avoir jamais été portée à dire à quelqu'un au travail ce qu'il devrait faire. J'ai toujours été beaucoup plus intéressée au comment il faisait, quelles aventures et quelles passions il traversait en faisant ce qu'il faisait, qu'à essayer de me mettre à sa place. Je trouve que quelqu'un au travail est beaucoup plus attachant que l'idée : que ferais-je à

sa place ? Prenons l'exemple de mon travail avec Prigogine. Sa vie de scientifique est entièrement axée sur la passion de faire reconnaître que le temps est fléché, qu'il y a une vraie différence entre passé et futur. Pour le philosophe, il s'agit d'un pauvre problème, qui attire une rétorsion immédiate : au moment même où tu ouvres la bouche pour dire « non le temps n'a pas de flèche », tu présupposes la flèche du temps puisque ta phrase a l'intention de changer quelque chose dans le monde. Donc tu te contredis ! Garde le silence, garde le silence le plus mystique si tu penses que le temps n'a pas de flèche, mais n'essaie pas de convaincre tes collègues. Donc, en termes philosophiques, ce que fait Prigogine n'a pas beaucoup de sens puisqu'une simple réponse suffit à faire taire celui qui prétendait que le temps n'a pas de flèche. Pas besoin de démontrer qu'il en a une ! En revanche en physique, cette hypothèse le mène à soulever des montagnes, à remettre en question la constitution des objectivités physiques correspondant à ce qu'on appelle les lois fondamentales de la physique. Comment un physicien peut transformer certaines décisions premières sur ce qu'est l'objet dans sa science, est de mon point de vue une question au moins aussi passionnante que celle que Prigogine pose lui-même. J'ai donc la chance de pouvoir m'y intéresser – non pas au problème de Prigogine – mais à Prigogine au travail, à Prigogine créateur de problème.

Nicole Mathieu – Mais alors quelle est la relation avec l'idée d'écologie politique ?

Isabelle Stengers – Pour moi l'écologie politique est avant tout, dans ce que j'en fais et que j'appelle écologie des pratiques, axée sur une définition : on peut entendre de manière générique par écologie un souci, une pratique, une recherche, une expérimentation, sur les liens en tant que tels. En écologie, au sens usuel, dès lors qu'il s'agit non pas de faire une description écologique mais de tenter des opérations de protection ou de restauration d'un paysage, on raisonne toujours en termes de liens et non pas en termes de modèle idéal, en terme de mise ensemble, de création d'ensemble qui vont produire quelque chose d'intéressant. L'écologie au sens générique est donc pour moi le souci de quels liens, et de manière plus précise, le souci de quels liens débarrassés de tout idéal d'unanimité. De l'écologie au sens naturaliste du terme découle l'idée que ce n'est pas en persuadant les loups de ne pas manger les moutons qu'on réussira à les faire cohabiter, le loup continuera à manger le mouton s'il le trouve, le mouton à paniquer si un loup arrive et les bergers à être ennuyés par la présence de loups. Il faut donc de l'intelligence et surtout pas la définition abstraite d'un bien commun auquel on prierait les loups, les bergers et les moutons de se soumettre. L'écologie est donc l'intelligence des liens, la manipulation des liens. Quand je parle d'écologie je pars toujours de cette idée que l'un des endroits où il y a désastre écologique, c'est à dire gaspillage, rapport d'agressivité, de destruction mutuelle, de conquêtes, etc., c'est bien dans les pratiques productrices de connaissance. Les pratiques de connaissance produisent effectivement, dans le meilleur des cas inventent,

mais elles sont souvent catastrophiques aux limites, dans la manière dont elles se présentent, dans le type de liens qu'elles peuvent offrir, ou qu'elles peuvent susciter par rapport à d'autres pratiques et par rapport à des pratiques qui ne sont pas définies par la production de connaissances. En particulier, la manière dont la science est souvent définie contre l'opinion crée à la fois une catastrophe du point de vue des rapports entre science et non-science, mais aussi une catastrophe à l'intérieur des sciences puisque pour chaque science telle autre est encore dans l'opinion. Les sciences ont une manière de se présenter que nous devons à l'histoire qui en fait un ensemble profondément décevant, et profondément irresponsable, puisque ceux qui pratiquent une science n'ont de fait pas les moyens de penser ce qu'ils font dans la mesure où on pense toujours ce qu'on fait à partir de ce que font les autres.

Nicole Mathieu – J'ai comme l'impression qu'il y a deux personnages en vous. L'un – et c'est ce que vous dites quand vous parlez de votre relation avec Prigogine – dont la question centrale est celle de la science, de ses outils, de l'expérience. Il y a chez vous une recherche passionnée d'un outil d'analyse qui serait entre l'histoire des sciences et l'épistémologie, pas au sens péjoratif que vous avez dénoncé, mais dans le sens positif, pour interroger la pratique scientifique quand elle est innovante, quand elle est créatrice. Et puis l'autre qui met au cœur de votre parole la société, la question des pratiques, des gaspillages, des désastres écologiques, de toutes sortes de catastrophes, de toutes sortes de choses qu'il faudrait apprendre à surmonter et à mieux gérer. Se manifeste alors votre intérêt pour le rapport au social et vous parlez de lien et de bien commun en appelant à la création d'outils pour l'intelligence des pratiques sociales face aux problèmes écologiques. Pouvez-vous nous éclairer sur la relation qui existe entre ces deux compartiments, ces deux types d'outils d'observation, l'un du fonctionnement de la science, et l'autre de la société en train de se faire ?

Isabelle Stengers – Je ne vis pas cela comme deux compartiments, je vis cela plutôt comme deux jambes, je n'ai pas envie d'aller à cloche-pied, pour moi c'est inséparable. Reprenons l'exemple du travail avec Prigogine, puisque je l'ai cité. C'était mes débuts, depuis j'ai travaillé avec d'autres gens : avec un psychanalyste hérétique hypnotiseur, avec Olivier Ralet sur la question des drogues, aujourd'hui avec un ethnopsychiatre comme Tobie Nathan, avec Bruno Latour sur les problèmes d'anthropologie des sciences et d'écologie politique, et j'en passe et des meilleurs. Que se passe-t-il quand je travaille avec Prigogine ? De mon côté, j'apprends à m'y intéresser de la manière qui me semble pertinente pour quelqu'un qui n'est pas physicienne, c'est-à-dire quelqu'un qui ne collabore pas à la construction d'une démonstration, à la mise à l'épreuve de telle ou telle dimension de l'objet qui tente de se construire, de la fonction qui doit opérer d'une façon cohérente dans toutes les situations où on veut bien la mettre. J'ai renoncé aux moyens de participer à ce type de passion en abandonnant les sciences. Je ne suis donc que juste capable de

comprendre la passion mais pas d'y participer en tant que telle, ce n'est plus ma pratique. Mais j'essaie de trouver le type de mise en relation qui fait que Prigogine peut devenir intéressant d'un point de vue qui n'est pas le point de vue de la passion qui est la sienne et qui est centrale pour lui et ses collaborateurs. En me mettant dans cet autre point de vue, je suis devenue spécialement sensible aux contrastes entre ce qui me semblait pertinent chez Prigogine d'un point de vue non physique, et le type d'effets d'autorité qu'il faisait autour de lui, non pas chez les scientifiques, mais chez tous ceux qui l'invitait pour apprendre que oui, le temps est une flèche, oui nous ne sommes pas déterminés par des lois telles que l'ensemble de l'avenir a été écrit dès la première seconde du Big Bang. Demande qui faisait de lui une sorte de prophète. C'est ce dont je devais me rendre compte comme l'a confirmé le destin de *La nouvelle alliance*. Alors même que nous essayions d'y présenter la physique comme une aventure, *La nouvelle alliance* a été reçue pour beaucoup comme une garantie : des physiciens nous autorisent à penser que le monde n'est pas la platitude de lois déduisant leurs conséquences à l'aveugle. Il me faut donc faire face à ce que j'appelle un désastre écologique du point de vue des relations puisque Prigogine est évalué sur des registres qui le rendent inintéressant, le rendent imposteur et ratifient la bêtise ambiante de ceux qui pensent qu'il dépend du travail d'un physicien de savoir dans quel monde nous vivons ! Je suis donc affrontée au contraste entre la passion fine et intelligente du travail de Prigogine et la réception fascinée de l'autorité de ce travail. Dès lors qu'on s'intéresse profondément à une œuvre de sciences, surtout en physique qui campe au sommet de la hiérarchie (les mathématiques sont *au-dessus* de la hiérarchie des sciences positives, dans le ciel des objets idéaux), on a aussi affaire à l'ensemble des malentendus qu'elle suscite. Il est impossible de lui tourner le dos, parce que chaque mot que l'on dit porte la responsabilité soit de ratifier la situation, soit de tenter de trouver les moyens d'y résister. Du coup on se met en mouvement pour aller voir dans d'autres pratiques d'autres singularités d'intérêt qui permettraient de trouver les moyens de lutter contre l'idée d'une hiérarchie des sciences. On décide de chercher dans la multiplicité des engagements pratiques qui fabriquent des manières de produire du savoir, les moyens de lutter contre cette hiérarchie qui mène notamment, et c'était mon point de départ, à des évaluations complètement stupides de l'intérêt proprement dit de ce qui passionne Prigogine. Donc, il me faut deux jambes !

Nicole Mathieu – D'accord, mais privilégiez-vous la jambe du rapport à la science, ou, celle qui a pour fonction de « nuire à la bêtise », comme vous l'avez écrit dans le texte sur Gilles Deleuze² ? Autrement : quel rapport faites-vous entre engagement personnel, engagement politique, et votre travail de philosophe ? ou de quelqu'un qui observe ? Au-delà de la question du refuge et de votre insatisfaction de départ, je m'interroge encore sur ce qui fait votre point d'origine et le socle de votre travail. Quelles sont vos questions, quelles sont vos expériences, quels sont vos terrains ?

Isabelle Stengers – Vous voulez que je vous parle de mon terrain actuel ? Celui que je pratiquerai dans cinq ans, je n'en sais rien. Je sais que j'ai pour le moment un horizon. Actuellement, je suis en train d'écrire un livre qui pourrait être de la philosophie, qui pourrait même être mon premier livre de philosophie puisqu'il s'agit de travailler avec un philosophe, Whitehead, auteur, notamment, de *Process and Reality*. Il s'agit d'une œuvre de philosophie délibérément et ouvertement spéculative, une cosmologie où Dieu (un Dieu de philosophe, pas de religion) entre en scène. Sur ma machine à traitement de texte, je suis en train de discuter de la manière dont Dieu intervient dans le monde et je m'amuse beaucoup. Pour le moment, ce terrain est, je dirais, celui d'une passion privée, puisque je le fais seule. D'autres terrains existent qui eux dépendent des relations et des entreprises que je mène avec d'autres, parce que ces autres existent. Ces terrains font partie d'un type de cohérence, que d'autres pourraient dire incohérence, mais que j'appelle cohérence cruciale depuis que j'ai rencontré la philosophie en tant que philosophie et pas seulement en tant que terre d'accueil bien pratique puisque c'est avant tout la liberté de pouvoir faire ce que vous voulez sans vous dire que vous êtes en dehors de la discipline. En effet la philosophie n'a pas un extérieur tel qu'on pouvait dire « ça ce n'est plus de la philosophie ». Si l'on peut défendre que ce qu'on fait est de la philosophie, ça en est. Il n'y a donc pas de position de marginalisation en philosophie, et la meilleure définition que je lui trouve en ce jour, c'est que quel que soit le philosophe, il y aura toujours 95% d'autres philosophes qui diront que ce qu'il fait n'est pas de la philosophie ! Elle est donc vraiment une pratique qui ne s'entend pas bien avec l'idée de cohérence disciplinaire, d'unanimité. On est toujours non philosophe pour la majorité des praticiens du champ ! Je suis donc très à l'aise pour prendre des risques et chercher mon chemin, puisqu'il ne faut pas passer son temps à se défendre contre une position centrale. À la manière de Nicolas de Cuse : « Le centre est partout, et les marges aussi. »

Ce que j'ai trouvé dans la philosophie, c'est ce que Deleuze appelle effectivement « la création des concepts » et la différence entre création des concepts et fabrication des fonctions, au regard de la fabrication des états de choses, qui est la passion propre des scientifiques. Me souvenir de ce qu'une fonction scientifique n'est pas un concept philosophique, vivre dans cette tension entre fonction et concept et donc aussi cultiver la création des concepts, est absolument vital pour ne pas me laisser aller – s'il n'y avait pas cette ressource que constitue le concept philosophique – à une tendance à penser qu'un scientifique peut produire un savoir qui réconcilie science et philosophie. Vital pour prendre toutes les distances possibles envers ce qui reste tout de même une des grandes tentations de notre tradition, c'est à dire se demander qui est dans le vrai, pour m'intéresser aux œuvres scientifiques comme œuvre, comme création, et non pas comme compétition pour le vrai. L'amour des concepts philosophiques me permet donc de n'avoir aucune nostalgie quant à la distinction, la différence de nature, entre une œuvre scientifique et quoi que ce

soit qui ait à voir avec une vérité au sens anonyme, transcendant les pratiques. Ce qui est très précieux par les temps qui courent, quand la pensée tourne en rond entre le relativisme et le réalisme dès qu'il est question des sciences. Cette guerre des sciences où on est sommé de croire, soit que les productions scientifiques disent vrai, soit qu'elles ne sont qu'une fiction parmi d'autres, l'ensemble des parties de ping-pong infinies qui créent un *no man's land* inhabitable entre les partenaires, c'est effrayant ! Alors j'essaie d'habiter le *no man's land* et de montrer qu'il est profondément habitable, que par contre les deux extrêmes sont inhabitables et de pur mot d'ordre, que dès que l'on se met à travailler, à penser, à pratiquer, on est dans le *no man's land*. Les scientifiques travaillent gaillardement partout où ils peuvent aller mais dès qu'on leur demande ce qu'ils font, ils se rangent dans l'extrême, affichent le point de vue de la neutralité, de l'objectivité, etc. J'ai donc beaucoup de chance d'avoir trouvé dans les concepts philosophiques la possibilité de me passionner pour les fonctions scientifiques en tant que création et de défaire cet appétit pour la vérité que l'on suce avec le biberon dès qu'on est né en Europe.

Nicole Mathieu – Mais du coup ce travail peut se faire pour n'importe quelle question. Comment choisissez-vous votre terrain, votre expérience ? Par exemple avec Whitehead qu'est-ce que Dieu ? Comment se fait la hiérarchisation et le choix des concepts, comme dans ce que vous considérez comme étant des « choses » (je n'ose pas dire « objet ») importantes du travail philosophique proprement dit, même s'il s'agit d'un travail philosophique tourné vers ces questions scientifiques ? Avez-vous un principe de...

Isabelle Stengers – Absolument pas. Je n'ai pas de principe dans la mesure où tout est important. Je n'ai que des principes d'hygiène : avoir quelque chose à faire à moi pour pouvoir ne pas me perdre dans ce que je fais avec les autres. Je ne veux pas devenir dépendante soit de ce qu'on fait soi-même, soit de ce qu'on fait avec les autres. Cela dit, ce qui me sert pour le moment de boussole, c'est encore une fois l'expérience de *La nouvelle alliance*. Dans *La nouvelle alliance*, je cite Deleuze dans la conclusion (je dis « je » parce que c'était moi qui tenais la plume pour ces passages là), et même gentiment Whitehead je crois dans le 3^e chapitre. C'était l'époque où j'étais jeune et je croyais à la bonne volonté de la pensée, je donnais au monde tout ce que j'avais reçu de bon en lui disant « Regardez comme c'est bon, intéressez-vous. » Maintenant j'ai compris que mon optimisme était déplacé, que mes propositions s'adressaient à un monde parfaitement capable de les entendre à sa manière, de les détourner. Personne n'a de responsabilité puisque personne n'est capable de garantir que ce qui est exposé ne va pas être détourné. En revanche, on a la responsabilité d'y penser, de le prendre en compte dans la manière dont on le dit. Ce que je décide d'écrire, c'est déjà de la politique.

Pendant longtemps j'ai continué à aimer Whitehead. Mais c'était une ressource d'intelligence et de liberté personnelle que je n'affichais pas parce que je ne voyais pas les moyens de l'afficher sans produire des

2 - Entre collègues et amis », in: Pierre Verstraeten, Isabelle Stengers (Eds.), *Gilles Deleuze*, Vrin, Paris, 1998, 155-173.

effets d'exotisme : un philosophe qui « rapplique » avec Dieu, mais qu'est-ce que c'est que ça ! Je risquais d'être tout simplement éliminée par un effet de surprise tout à fait stérile. En revanche depuis plusieurs années je donne des cours sur Whitehead, j'ai vu des étudiants s'y intéresser dans le sens qui est le mien et se dire : je peux penser cela, on peut penser comme cela, on peut dire cela, on peut poser ce problème là, on peut passer à travers ce qui semblait être une alternative incontournable, on peut traverser ces murailles qui semblaient absolument bloquantes. Alors je me suis dit : si les étudiants souscrivent à cette démarche, c'est que je suis peut être devenue capable de prendre la responsabilité d'en faire un livre. De faire le passeur, pas seulement parce que je m'y intéresse, mais parce que je peux en parler en donnant une chance à un rapport qui ne soit pas une caricature. Pour *La nouvelle alliance* je n'avais pas conscience du problème. Maintenant c'est devenu beaucoup plus intéressant, parce que c'est devenu politique, politique au sens le plus générique du terme, c'est-à-dire responsabilité quant au lien qu'on propose.

Nicole Mathieu – Je vais maintenant vous reposer la question de votre position par rapport à ce qu'on appelle l'interdisciplinarité ou la transdisciplinarité, toutes ces notions qui renvoient à différentes positions pas toujours explicitées et qui méritent d'être décodées, analysées. Pour provoquer votre réponse je préfère jouer carte sur table et que vous sachiez que notre groupe, la mouvance NSS, considère l'interdisciplinarité comme un choix théorique, celui de la complexité. Lorsqu'un problème de recherche est interdisciplinaire, il exige la confrontation des points de vue qui sont souvent irréductibles et oblige à poser la question de l'objet, non pas au sens de l'objet dans une discipline particulière, mais d'un objet construit, un objet à venir qui s'élabore sur un mode pratique, voire expérimental. Comme vous le disiez tout à l'heure rien ne sert de dire aux loups de ne pas manger les agneaux. Il y a toujours, y compris dans la science, des moments d'irréductibilité qui font qu'une réponse ne peut être donnée sans avoir recours à d'autres disciplines que la sienne propre. Cela dit, quelle est votre position sur ces mots : interdisciplinarité et transdisciplinarité ? Favorable, critique, ou les ignorez-vous ?

Isabelle Stengers – Tout au contraire. Mon métier est de participer à des colloques interdisciplinaires et essayer de savoir ce que veut dire l'interdisciplinarité, cela fait donc partie de ce métier. Ce que j'appelle écologie des pratiques est aussi lié à ce type de problème. Ce que j'ai vu avant tout, c'est un double régime de fonctionnement interdisciplinaire. S'il s'agit d'envoyer une navette sur Mars, cela demande une entreprise interdisciplinaire, une multitude de savoirs techniques et scientifiques qui s'entrecroisent. Et ça marche ! Parce que le but : envoyer une navette qui de préférence doit décoller sans que le Congrès ne vous coupe les vivres après des échecs coûteux, a la capacité d'orienter tous les efforts, de faire sortir les scientifiques de la centralité de leur objet, de créer cette autre évaluation de leur savoir par la contribution qu'ils apportent à ce but. Il n'y a alors aucun problème, l'in-

terdisciplinarité fonctionne dans toutes les grandes entreprises où s'active une multiplicité de spécialistes. Le fonctionnement est nettement moins bon dès qu'on est dans l'académique. Ce que l'on appelle les colloques interdisciplinaires ressemble souvent à des grandes messes de la bonne volonté mais dont les gens ne sortent pas véritablement transformés ou susceptibles de poser autrement leur problème.

Nicole Mathieu – Mais vous, qu'aimeriez vous ? Après tout on peut ne pas s'intéresser à l'interdisciplinarité réussie pour envoyer une navette sur Mars ! En revanche un certain nombre de problèmes appellent une toute autre interdisciplinarité : la façon dont les gens vivent, ce qu'ils mangent, ce qu'ils subissent, comment ils sont manipulés. Il y a quand même un certain nombre de questions pour lesquelles il faudrait peut être aller plus loin que la bonne volonté.

Isabelle Stengers – Bien sûr. Comment les gens mangent, vivent, se déplacent, etc. ? Cette question ouvre de vastes problèmes ! Mais je dirais que la production de la connaissance n'y est pas centrale, parce qu'on peut produire toutes les connaissances qu'on veut, on se heurte à des rapports de force qui font que certains savoirs restent lettre morte alors que d'autres sont sélectionnés parce qu'ils sont utiles à tel ou tel développement. Le mieux que l'Académie « production de savoirs » puisse espérer, c'est de produire des ressources pertinentes, mais elle n'est absolument pas capable au nom du savoir, d'imposer le fait que ces ressources servent. Seuls des mouvements de lutte peuvent faire cette différence. Et je fais partie aussi de ces mouvements de lutte quand ils se manifestent.

Pierre Verstraeten – C'est une philosophie guerrière...

Isabelle Stengers – La lutte n'est pas forcément la guerre au sens de mobilisation. Il est vrai que j'essaie de produire dans la vie des possibilités de lutte qui ne passent pas par une transcendance quelconque au nom de laquelle on puisse exiger l'unité. En s'obligeant à penser ou à produire, on devient plus vivant, on peut créer des liens avec d'autres qui vous rendent plus intelligents qu'on était. C'est un premier bénéfice. Du coup, sans en avoir forcément l'intention, on ennuie d'autres gens et, c'est un bénéfice secondaire non négligeable, on trouve une confirmation pratique du fait qu'il y a une certaine pertinence dans ce que l'on fait... Mais il faut d'abord les deux : se sentir plus vivant soi-même et sentir que les autres vous rendent tout à coup plus intelligent pour que se forment des mentalités de lutte, pour une lutte qui n'est pas sacrificielle. On a assez donné dans la lutte et la mobilisation sacrificielles, et en plus ce n'est pas de mon sexe. La différenciation des genres a ce petit avantage que je n'ai pas eu ce problème.

Nicole Mathieu – Puisque vous concevez ainsi la lutte et faites partie de mouvements militants, pensez-vous que de croiser les points de vue et les savoirs scientifiques avec ceux mobilisés dans les luttes, en tentant de les articuler pour un but autre que d'envoyer une

navette sur Mars, a un sens ? La recherche finalisée intégrant la dimension sociale de la complexité vous intéresse-t-elle ? Y participez-vous ?

Isabelle Stengers – Encore une fois tout communique avec tout mais tout n'est pas dans tout. Je ne me fais pas d'illusion sur la pertinence immédiate, au sens politique du terme, de la production de savoirs, même réussie et interdisciplinaire. Prenons l'exemple des OGM. Ce qui est central dans ce problème c'est la position de pouvoir hégémonique qu'acquière les industries agro-alimentaires en fabriquant ce genre de redéfinition de ce qu'est un végétal. Une fois cela dit, avait-on besoin de beaucoup de recherches académiques pour l'affirmer ? Quel est mon travail face à ceux qui en Angleterre sont en train de se paniquer pour des choses qui sont peut être moins graves que cette mainmise, et qui, d'un point de vue académique, peuvent même être dénoncées comme « de l'opinion ». Moi je choisis d'accepter ces mouvements d'inquiétude pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des mouvements d'inquiétude. On est en train de faire quelque chose de grave sans y penser. La vérité, c'est la légitimité de l'inquiétude. Mon travail est alors, notamment quand il y a des discussions, d'essayer de réduire à néant, de critiquer vertement tous ceux qui prennent avantage d'un quelconque caractère irrationnel de l'objet que l'inquiétude se donne. Je leur oppose que ce qui compte c'est l'inquiétude. Vous n'êtes pas inquiet, vous ? Reconnaissez donc d'abord l'inquiétude de l'autre, après on verra ce qu'on peut faire pour que ces inquiétudes convergent au lieu de s'entre-mépriser. C'est une pragmatique un peu plus humoristique que j'essaie d'imprimer, le sens de la liberté par rapport au classement rationnel/irrationnel que l'on fait toujours en affirmant : oui il y a telle raison de s'inquiéter mais c'est la mienne qui est la bonne, les autres sont illégitimes. Certes le savoir qui se cultive en Académie peut être intéressant, mais je donne autant d'intérêt historique à l'attitude hors savoir des Anglais (du prince Charles qui parle de Dieu) qu'aux raisons plus fondées de s'inquiéter que l'on peut cultiver chez nous. Il n'y a pas de hiérarchie entre savoir et non savoir. En revanche, si on revient chez nous, en régime de fonctionnement académique, je suis d'accord pour dire que l'interdiscipline ou la transdiscipline est une pratique mais ce qui m'intéresse est la formation des praticiens beaucoup plus que l'objet qu'ils peuvent se donner.

Nicole Mathieu – Vous avez dit objet...

Isabelle Stengers – Jusqu'à plus ample information et si on veut garder le mot objet pour un objet non disciplinaire. Pour moi un objet normalement correspond à une discipline, mais vous pouvez le faire évoluer ! Vous avez fait le choix de prolonger le terme objet, c'est votre choix, on verra ce qu'il devient et quels en seront les effets ! Moi ce qui m'intéresse, ce sont les praticiens qui peuvent effectivement faire exister l'objet tel qu'il est prolongé. Est-ce que cet objet suscite des pratiques ? Quelle est la singularité de ces pratiques ? C'est la question que je vous poserai : que sont ces nouvelles pratiques et quelles différences ont-elles avec celles des praticiens pour qui l'objet reste disciplinaire ?

Je ne m'intéresse aux gens qu'en les rencontrant et en les voyant travailler parce que entre la propagande (nous avons besoin d'un objet transdisciplinaire) et l'existence du praticien qui est en train de faire exister cet objet différent des autres, il y a toute la différence du Monde. Ma grand-mère disait : avec des si, on mettrait Paris en bouteille. J'attends de voir quel type de pratique correspond à cette ambition transdisciplinaire. Tant qu'elle ne produit pas ses praticiens et tant que ses praticiens ne créent pas une différence qui oblige à penser les pratiques disciplinaires, elle n'est, comme disait Gandhi à propos de la civilisation, ou ma grand-mère avec son « si », qu'une bonne idée.

Nicole Mathieu – Ce que vous dites corrobore ce qui a motivé notre rencontre, et donne envie d'exercer votre « écologie des pratiques ». Lorsque votre livre sera fini, nous pourrions éventuellement tenter de soumettre à votre analyse nos pratiques interdisciplinaires. Moi qui suis d'origine historienne alors que ma discipline est en principe la géographie, je pourrais vous narrer pourquoi j'ai considéré, à un moment précis de mon activité scientifique, que je devais travailler sur le problème de la pullulation des blattes dans les immeubles urbains. Il est évident que « l'Académie des savoirs » n'a pas manqué de me dire que ma question n'avait rien de géographique. Or c'était le contraire ! Une fois le travail fait, la question posée se retrouvait au cœur de la discipline : Comment vit-on dans un lieu, pourquoi et comment y vit-on bien ou mal ? Comment agit-on pour sortir du vivre mal et vivre mieux ? C'était pourtant un travail sur les blattes urbaines ! C'est ce que j'appelle un objet. L'objet était une question : comment contrôler une pullulation d'une espèce animale pas seulement par des moyens techniques mais en faisant que les habitants aient conscience de leur part de responsabilité et participent à ce travail d'éradication ? Je n'étais donc pas seule sur cet objet, non seulement parce que je ne connaissais rien aux blattes et à leur fonctionnement mais que la question était posée à et par des écologues. Comme vous l'avez dit, il n'y avait pas de hiérarchie entre les savoirs. Je reviens à ma réflexion antérieure : il y a comme une sorte de pessimisme chez vous comme si vous ne pensiez pas possible qu'il y ait une alternative dans le champ même des sciences.

Isabelle Stengers – Pour reprendre la question des blattes et sans vouloir pinailler sur les mots, je ne vois pas pourquoi on ne dirait pas que c'est un problème plutôt qu'un objet. La différence que je fais entre les deux termes, c'est que d'une manière ou d'une autre, l'objet est au principe d'une pratique qui prévoit une accumulation. On en apprend plus sur l'objet, on se déplace avec l'objet, l'objet a le pouvoir de fédérer sur un mode qui, comme dirait Whitehead, a une endurance, c'est-à-dire qu'il ne se clôt pas avec la solution à apporter au problème (des blattes !). Je ne suis pas contre le fait qu'on veuille appeler cela objet. Mais la question pour moi est le devenir collectif de ce genre d'aventure, c'est-à-dire la capacité d'en apprendre sur ce qui a permis que la solution se dégage, sur ce qui l'aurait fait échouer. C'est donc un savoir collectif de ce que l'on peut exiger, de ce à quoi on est obligé. C'est

d'ailleurs par ces exigences et ces obligations que l'on définit les pratiques, et c'est justement par ces termes que je définis le caractère collectif des pratiques. Donc si à partir de la question des blattes, vous appréhendez mieux ce que vous avez dû exiger *contre* les différentes disciplines que vous avez dû utiliser, si vous avez réussi à faire respecter ce type d'exigences et ce à quoi les blattes, les habitants, les maisons, etc. vous obligeaient pour faire avancer la question de la prolifération des blattes, alors cela peut être non seulement un début de quelque chose où d'autres en apprennent de ces exigences et se reconnaissent dans ces obligations, mais aussi devenir un type de prise de parole, de présentation des problèmes, susceptible d'obliger les disciplines à voir l'existence d'une alternative, qui ne soit pas une simple application. N'oublions pas que la science est très stable grâce à la différence entre science pure et science appliquée. Tant que l'on peut réduire votre travail à une application, il aura été très utile pour la lutte contre les blattes, mais il ne sera pas le signe de ce qu'autre chose est possible avec tous les réaménagements de jugement qu'implique une pratique : de ce qu'on peut faire, de ce qu'on est et de ce qu'on peut espérer, comme dirait Kant. En cas de succès, c'est-à-dire si une définition un peu renouvelée, un peu dérangement des exigences et des obligations se produit, je n'ai aucun problème pour l'appeler « objet » la question des blattes, ce sera un nouveau type d'objet. On verra dans la manière dont s'articulent les exigences et les obligations qu'il ne s'agit décidément d'un objet disciplinaire, que les praticiens ont décidément d'autres critères de réussite et d'échec que la question de la preuve et que pourtant ce n'est en rien un savoir appliqué, c'est-à-dire quelque chose qui serait en dépendance reconnaissante par rapport à ceux qui ont prouvé. C'est ce que j'appellerais écologie dans ce cas, quelque chose qui a la capacité de mettre en question la preuve, de modifier les pratiques des autres, ce qui fait que la mise à l'existence d'une pratique change le paysage des autres pratiques.

Nicole Mathieu – C'est ce que vous appelez l'écologie...

Isabelle Stengers – Au sens du terme donné par Guattari dans un de ses livres *Les trois écologies* : l'écologie concerne à la fois la subjectivité individuelle, les productions et formations collectives de subjectivité et le rapport écologique au sens usuel de rapport à l'environnement. Pour lui on vivait un triple désastre, celui de la production de conneries *empiriques* du point de vue des subjectivités individuelles, celui de la production de stupidités, de prêts à penser en série, de passi-

vité générale en ce qui concerne les formations collectives de subjectivités, et celui des ravages de l'exploitation de l'environnement proprement dit, les trois étant inséparables. L'une des pires propositions pour désigner l'écologie, celle qui a fait fortune au début, est l'expression du « vaisseau spatial Terre ». C'était une catastrophe politique, puisque chacun sait que sur un vaisseau il y a un maître, un capitaine, que même si ce capitaine divague le pire crime est la mutinerie, et qu'alors on pend les mutins. Autrement dit le vaisseau spatial « Terre » signifiait : « il faut respecter notre environnement ». Il est vrai que les marins ne cessent de balayer, de nettoyer, de repeindre leur bateau, mais du point de vue des deux autres écologies, la solution est *triviale* par excellence. Si nous prenions les formations collectives des subjectivités propres aux gars de la marine, il n'y aurait plus de problème !

Nicole Mathieu – Que penses-tu de cet entretien, Pierre Verstraeten ?

Pierre Verstraeten – Je pense peu de choses mais disons que cela me donne à penser. Je peux comprendre théoriquement toutes les données de la position d'Isabelle, mais pour elle, cette position est inséparable d'une forme pratique. J'arrive à en saisir la portée et la force de conviction théorique, mais ce sur quoi je m'interroge c'est comment je peux faire cette séparation qu'elle réclame de faire ?

Isabelle Stengers – Parce que ce n'est pas ta pratique ! Quand tu fais vibrer l'espace de risque entre Hegel et Deleuze, je comprends théoriquement mais je ne vibre pas. Ce n'est pas l'espace de ma pratique. En revanche quand Deleuze dit : « Attention, appelons fonction ce que fabriquent les scientifiques », alors que moi j'ai parlé de concept de l'énergie, là il y a vibration ! Que me veut-il ? Est-ce que j'accepte ce mot ? Où va me mener d'accepter cette contrainte ? Que les sciences créent des fonctions ne te touche pas ! Pour moi au contraire, c'est la question que je me pose à propos des sciences humaines : est-ce qu'elles vont être encore des fonctions ? Si elles ne sont pas des fonctions, que sont-elles ? Et si elles sont des fonctions, faut-il que je condamne le projet que j'ai à propos des sciences humaines. Je suis dans un univers de risque, que tu connais, toi, quand tu es entre la contradiction hégélienne et la différence deleuzienne ! L'écologie, c'est être heureux que l'autre existe, parce qu'il y a trop d'endroits de vibrations possibles pour qu'on les habite tous.

À suivre...